

XYZ. La revue de la nouvelle

Photo de famille

Dominique Chicoine



Numéro 74, été 2003

Mémoire(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chicoine, D. (2003). Photo de famille. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 49–58.

Photo de famille

Dominique Chicoine

Je me lève. Il est cinq heures du matin. Pas besoin d'ouvrir le store pour savoir qu'il fait encore noir. Irène est étendue sur le côté, en position fœtale, et elle ronfle faiblement. Elle dort dur à cause des somnifères qu'elle prend tous les soirs en se couchant. Moi je n'en prends pas. Je me couche toujours saoul. Je dors sans me réveiller jusqu'à cinq heures. Cinq heures pile, tous les jours, même la fin de semaine.

Aujourd'hui, c'est samedi. Je dois donc planifier davantage ma journée. Les jours de semaine sont plus faciles à gérer. Je me lève, je fais ma toilette, je me rase, je m'habille, le sempiternel jeans, un t-shirt et une chemise, je descends ensuite pour préparer le café. Pendant qu'il coule goutte à goutte, je fume librement, sans contrainte, sans personne pour me sermonner ça pue, va donc fumer dehors, t'as pas de respect pour les autres, y a pas juste toi qui vis ici, et je nourris les chats. Le gros, Minou, aura bientôt treize ans. Je sais, c'est très con comme nom, c'est mon fils qui l'a pour ainsi dire choisi, enfin c'est ce que sa mère a pré-tendu, alors qu'il avait huit ans. Minou est si gros, son ventre touche par terre et il n'arrive plus à sauter. Il se traîne. Le petit, je l'ai juste depuis trois semaines, c'est une collègue qui me l'a donné. Je l'ai appelé Export A, pour faire enrager ma femme. Ça a marché. Export A est une pure merveille ! Il est marbré de blanc et de caramel, il sautille sans arrêt, on dirait qu'il a des ressorts ! Il fait ses griffes sur les divans du salon au grand dam de madame. Je l'adore ! La bête, je veux dire.

Je m'assois à la table de la cuisine et je bois mon café. Je fume le plus possible. Je fais des ronds avec la fumée et parfois, quand je suis particulièrement de bonne humeur, je fume deux cigarettes à

la fois. Tout cela doit durer jusqu'à six heures. Alors j'entends le ronron de la camionnette du livreur, je me rends jusqu'à la porte, l'ouvre et me penche pour ramasser le journal. J'ai bien essayé d'avoir un livreur plus matinal, mais en vain. Alors j'attends six heures. Je lis surtout les gros titres, la chronique nécrologique — à mon âge, il arrive qu'on y retrouve le nom de certaines connaissances, et quoi de plus agréable pour commencer sa journée que d'apprendre que le grand fendant de la classe de philo 1 est mort d'une crise de cœur alors que vous, vous êtes encore sur vos deux jambes, pas fort peut-être, avec une vie qui vaut pas cher, mais pas mort tout de même. Je feuillette aussi le cahier des sports. Ça me tient jusqu'à six heures trente. Je remets alors le journal en ordre, je rince ma tasse avant de la mettre au lave-vaisselle, j'enferme les chats au sous-sol et je quitte la cuisine maintenant bleue de fumée. J'enfile mon manteau, j'ouvre la porte et la referme derrière moi. Ouf!

Quand j'arrive au collège, il n'y a presque pas de voitures dans le stationnement. Je monte à mon bureau et, par la porte ouverte sur le corridor, je regarde les gens arriver un à un. Les profs n'arrivent pas tous à la même heure, leur horaire varie selon les jours, mais le personnel, lui, arrive d'ordinaire un peu avant huit heures. Je m'amuse à prédire ce que portera la directrice des études. C'est une fille plutôt *sexy*, début de la quarantaine je dirais. J'ai remarqué qu'elle a tendance à mettre sa jupe rouge, celle qui est définitivement plus courte que toutes les autres, le mercredi. De mon observatoire, j'essaie depuis quelques jours de savoir si elle voit quelqu'un en particulier ce jour-là, un prof, un adjoint, un étudiant même. Le problème, c'est qu'il y a tellement d'hommes qui lui tournent autour que ce n'est pas facile de savoir si elle entretient une liaison avec l'un d'eux en particulier.

Ce travail de détective me fait passer le temps jusqu'à huit heures. Je dois alors quitter mon fauteuil pour me rendre en classe. J'apporte mon cahier de notes, bien que je ne l'ouvre plus jamais. Je donne le cours *Chefs-d'œuvre de la littérature française* depuis exactement dix-sept ans. Au début de ma carrière, j'enseignais un nouveau cours chaque année ou presque. La littérature

québécoise, le théâtre et même, il m'est arrivé d'enseigner l'histoire de l'art. Grâce à l'ancienneté, j'ai pu jeter mon dévolu sur ce cours de *Chefs-d'œuvre* qui, désormais, m'appartient. Autrefois, je variais les œuvres. Plus maintenant. Ça doit bien faire douze ans que j'enseigne *Madame Bovary* et autant d'années que je ne l'ai pas relue !

La journée ne se déroule pas toujours sans heurts, il y a parfois des collègues qui me houspillent, qui souhaiteraient que je participe à telle ou telle réunion, qui me demandent si je viendrai à la journée portes ouvertes, qui voudraient que je fasse de la promo dans les écoles secondaires pour faire connaître le programme de lettres. Je dis non à tout avec mon flegme habituel. Tout cela, les moments agréables et les petits désagréments, fait passer la journée. Enfin, jusqu'à six heures du soir. Alors, je rentre chez moi. Je rentre chez *nous*. Je mange une bouchée au salon, devant le téléviseur. Et je bois. Sept ou huit bières en moins de deux heures. Je me couche tôt. Si Irène est à la maison, je ne veille pas plus tard que huit heures. Et ainsi va la vie, tous les jours de la semaine.

Mais aujourd'hui, c'est samedi. Le début de la journée se déroule comme à l'habitude, sauf que je prends plus de temps pour feuilleter le journal étant donné qu'il est plus épais. Les chats frôlent mes jambes, quémangent des caresses que je leur prodigue volontiers. C'est maintenant l'heure. Je séquestre les chats et je prends la liste d'épicerie qu'Irène a épinglée sur le babillard de la cuisine. Nous recevons, ce soir, mon insignifiant de fils. Il va nous présenter sa petite amie, comme dit ma femme. J'adore les soupers. Tout plutôt que le tête-à-tête silencieux du samedi soir ! Je mets la liste dans la poche de mon parka et je sors.

C'est un petit matin gris, pas trop froid. Je me rends d'abord chez l'épicier et j'y traîne un peu, étant donné que j'ai une heure à tuer avant l'ouverture de la boucherie. J'aime déambuler dans le supermarché quand il est presque désert, comme c'est le cas ce matin. J'aime particulièrement l'odeur du pain qui émane de la boulangerie. Je mets la main sur une belle miche toute chaude.

Martin qui nous présente sa blonde. J'ai bien hâte de voir ça. Je prends six aubergines, quatre tomates, de l'ail, un citron. J'ai de la difficulté à croire que ce grand dadais ait pu accomplir un tel exploit ! Non pas qu'il soit laid. Enfin, pour autant que je puisse en juger. Il a des *piercing*, la lèvre et le sourcil, aux dernières nouvelles. Mais cela suffit-il à le rendre laid ? Probablement pas. Des fraises, des bleuets, deux pêches, une poire. Pas laid, mais pas intéressant non plus. Des kiwis aussi. Il ne dit pas trois mots à la suite, je ne l'ai pour ainsi dire jamais vu regarder quelqu'un dans les yeux. Des câpres, des olives Kalamata. Il arbore continuellement une casquette et marche le dos courbé, la tête penchée vers l'avant, comme s'il portait le poids d'un énorme péché ou plutôt, de son immense insignifiance ! Une caisse de bière. Il a vingt et un ans et c'est sa mère qui le fait vivre ! Il n'a jamais travaillé, jamais gagné un cent de sa vie ! Trois fois qu'il commence un bac. Voyons... La première fois, il s'est inscrit en anthropologie, si ma mémoire est bonne. Ensuite, en cinéma et maintenant, s'il n'a pas encore changé, il doit étudier en littérature. Une deuxième caisse de bière. Pour me narguer, sans doute. M'en fous, de toute façon. On n'en parle jamais. Ah zut ! J'ai oublié le saumon fumé ! Un détour et je passe à la caisse.

Je charge les sacs dans le coffre, je fais un arrêt chez le boucher et je rentre à la maison. Irène est déjà partie. La coiffeuse, je crois. Ou est-ce la manucure ? Peu importe. J'ai la maison à moi pendant encore quelques heures. Je range les aliments, je rends aux chats leur liberté et lorsque j'ouvre ma première bière, il est à peine dix heures.

— Jacques. Jacques... réveille-toi. Bon sang ! T'as déjà bu trois bières et il n'est pas encore midi !

— Que... quoi ?

J'ouvre un œil, puis l'autre. Minou, qui dormait sur mes genoux, s'étire puis bâille. Irène est en furie ! Et à voir sa tête, pas de doute, elle revient de chez le coiffeur et non de chez la manucure. Elle jappe, tu pourrais faire un effort, pour Martin, pour ne pas qu'il ait honte de toi devant sa petite amie, elle ramasse les trois bouteilles vides, les range dans le placard, elle revient vers

moi, prend le chat par la peau du cou, ouvre la porte du sous-sol, dépose le chat sur une marche, referme la porte, j'espère au moins que tu as acheté tout ce qui était sur la liste, elle ouvre les portes d'armoire, vérifie leur contenu, referme les portes, ouvre le réfrigérateur, et le saumon fumé ? Tu l'as oublié ? Non, non, je ne l'ai pas oublié, il est là, regarde, sous la pomme de laitue. Heureusement que j'ai somnolé un peu car je sens que mon calvaire ne fait que commencer.

Pendant qu'Irène prépare la moussaka, demande spéciale de son fils, je me mets en frais de faire le dessert : une tarte aux fruits. C'est ma spécialité. Je prépare d'abord la croûte avec des biscuits et du beurre. Pour la crème pâtissière, j'ajoute mon ingrédient secret : quelques gouttes de Grand Marnier. Je dispose ensuite délicatement les fruits en éventail. Voilà. La tarte est terminée. Je la range dans le haut du frigo. Avant de refermer la porte, je sors une bière, malgré le regard désapprobateur d'Irène qui se retient de me faire des remontrances. Je t'en ouvre une ? que je lui demande. Je vais m'habiller, qu'elle me répond. Elle monte l'escalier, ses cheveux blonds, plus blonds depuis sa visite chez le coiffeur, sautillent sur ses épaules. D'où je suis assis, je la vois disparaître petit à petit, d'abord sa tête, ensuite ses épaules puis son buste. Pendant un temps, je ne vois que ses jambes, qu'elle a fines et un peu musclées aux mollets. Je vois ses pieds nus, tout petits, se poser sur les marches recouvertes de tapis. Puis, tout Irène disparaît.

J'entends la porte qui s'ouvre. Quoi ? Déjà ! L'animal ! Il n'est pas encore cinq heures ! Je dépose ma bière sur la table du salon, me lève, indécis. Et Irène qui est toujours en haut...

— Salut P'pa. Ça va ?

Martin me tend la main. Il en fait des manières, pourrait m'embrasser tant qu'à y être ! Je te présente Marianne ; Marianne, mon père. M'man est pas là ? Marianne s'approche, cheveux bruns, yeux pâles, se dresse sur la pointe des pieds, m'embrasse, une joue, puis l'autre. Elle sent bon, quelque chose de doux, la vanille je dirais. Bonjour, vous allez bien ? Je suis contente de vous connaître enfin ! Martin m'a beaucoup parlé de vous !

Martin baisse la tête, regarde les cernes de calcium sur ses bottes. Enlevez vos manteaux. Irène va descendre d'une minute à l'autre. Et, comme si elle avait attendu ce signal, la voilà qui descend l'escalier, le sourire aux lèvres. Elle a noué ses cheveux, ça lui donne, me semble-t-il, un air sévère, mais, comme elle me l'a souvent répété, je ne suis pas bon juge en matière de cheveux, moi qui n'en ai presque plus. Elle porte un pantalon noir et des souliers. À nouveau, embrassades et accolades.

Irène a libéré les chats qui miaulaient à fendre l'âme. Le plus jeune se précipite sur Marianne, lui griffe les jambes. Elle le prend, le lève très haut comme pour le regarder par en dessous, colle son nez sur le sien, il est vraiment mignon, comment il s'appelle ? Irène ment, il n'a pas encore de nom. On prend l'apéro au salon. Marianne achève un bac en agronomie, elle rêve d'aller travailler en Amérique du Sud, elle connaît bien l'espagnol pour avoir vécu au Mexique pendant plus de deux ans. Son père est ambassadeur, sa mère, avocate. Elle a deux frères, l'un travaille pour Médecins sans frontières, l'autre est écrivain. La voix de Marianne est claire, ses mains bougent avec fluidité, ses yeux se plissent quand elle sourit, tout son corps est décontracté. Tout à coup, elle s'arrête, plante ses yeux dans les miens, Martin m'a dit que vous êtes professeur. Ça doit être passionnant comme métier, non ? Je dis oui, oui, bien sûr, puis je m'interromps, je voudrais dire quelque chose pour lui faire plaisir, lui raconter des anecdotes pour la faire sourire encore, pour qu'elle soit contente, mais je ne trouve rien à raconter. Je suis un con. Je me lève et une fois debout, ne sachant plus pourquoi je me suis levé, je dis, alors que nos verres sont encore pleins, passons à table. Irène me lance un regard interrogateur. Le temps s'arrête, je suis paralysé, je suis un con paralysé, je ne comprends pas pourquoi je suis si nerveux, mais heureusement Irène se lève à son tour et répète, oui, passons à table.

Pendant que je verse le vin, Irène sert le saumon fumé. Nous mangeons. Marianne raconte qu'elle a rencontré Martin par l'entremise d'un ami commun. Depuis, elle l'a initié à l'escalade, sport qu'elle pratique depuis quelques années. Ils grimpent en

salle pour le moment mais, dès le printemps, elle lui fera découvrir l'escalade extérieure. Ça, c'est vraiment extraordinaire ! Le contact avec le rocher, la sensation de liberté, le sentiment de plénitude lorsqu'on atteint le sommet ! Marianne parle, sourit, regarde Martin dans les yeux, met sa main sur son bras. Tout chez elle est naturel, sans artifice. Pas de maquillage, pas de faux-semblants, pas de politesse exagérée. Jacques ! Elle m'appelle Jacques, sans façon. Après tout, pourquoi ça me surprendrait. C'est mon nom !

Irène s'apprête à servir la moussaka pendant que j'emporte les assiettes sales à la cuisine. Je les dépose sur le comptoir et alors que je vais entrer dans la salle à manger, je m'arrête, regarde Irène. Une mèche rebelle s'est libérée de l'élastique qui lui enserre les cheveux et lui tombe sur la joue. Distraitement, elle la place derrière son oreille. J'entends Marianne qui s'émerveille devant le plat, ça sent bon, vraiment on se régale, dis donc, t'en as de la chance Martin d'avoir une mère qui cuisine aussi bien. Martin acquiesce, Irène est ravie. La moussaka au milieu de la table, Marianne qui porte sa coupe de vin à ses lèvres, Irène qui sourit, Martin qui met sa main sur les épaules de son amie, cela forme un tableau saisissant. Pendant un temps, j'ai l'impression d'être devant une photo qui illustre le bonheur à l'état pur. Irène... Elle avait vingt ans quand je l'ai connue, elle étudiait en éducation, elle sortait avec mon ami Pierre. Elle avait de longs cheveux bruns à l'époque. Avant les teintures. Elle souriait, je me souviens, en renversant un peu la tête en arrière. Moi j'étais jeune aussi, j'aimais la littérature et le cinéma, je parlais fort, je riais haut. Je voulais écrire. Et je l'aimais ! Éperdument ! J'étais aussi amoureux de l'image qu'elle me renvoyait de moi. Car elle avait quitté Pierre, cette fille magnifique m'avait préféré et, par conséquent, m'avait élevé au rang de surhomme ! J'étais digne de l'amour d'Irène Chevalier ! J'étais quelqu'un ! La vie que j'entrevois alors était jalonnée de gloire et de splendeurs ! Irène avait terminé ses études, trouvé un poste de professeur dans une école primaire. Moi j'avais poursuivi mes études à la maîtrise puis trouvé un emploi de professeur au cégep. Nous avions acheté

cette maison dans laquelle nous vivions toujours. J'avais commencé à écrire un roman. Martin était né. Que s'était-il passé après ? Rien ? Peut-être que c'était ça au fond, plus rien ne s'était passé ! Rien !

Je rejoins les autres à table, je participe de mon mieux à la conversation. Oui, j'enseigne depuis vingt-neuf ans maintenant, c'est un bon métier, oui, pas trop éreintant, et ce qui est génial, c'est les vacances d'été, ha ! ha ! ha ! deux mois, même trois, ça compte quand on veut pas trop se démenner, hein ? Le travail, c'est avant tout pour gagner sa vie, pas pour la perdre à se tuer à l'ouvrage, ha ! ha ! Ce que je peux être idiot, c'est pitoyable ! Je suis là à débiter des insignifiances devant cette fille qui dévore la vie à pleines dents. Je ne suis tout simplement pas à la hauteur. Je gâche la photo.

Vous fumez ? m'entends-je dire presque malgré moi. Oui, merci. Marianne tend la main, prend la cigarette et la porte à ses lèvres. Martin lève furtivement les yeux vers moi puis tourne rapidement la tête vers sa mère, inquiet. Irène, magnanime, ne dit mot. Je sors mon briquet, allume la cigarette de Marianne, puis la mienne. Le silence. J'inspire, une longue bouffée, je la garde un peu dans mes poumons, puis la laisse sortir par la bouche, lentement. La salle à manger se remplit de volutes bleuâtres. Cette cigarette est la meilleure que j'aie fumée depuis longtemps !

— Je ne savais pas que tu fumais.

C'est Martin qui vient de parler. Marianne se tourne vers lui, ça m'arrive pas souvent, je suis une fumeuse occasionnelle, comme on dit. Là, j'ai eu envie, c'est tout. Martin ne dit plus rien. Que pourrait-il répondre à cela ? Elle en a eu envie, c'est tout. Simple, non ?

Irène ramasse les assiettes vides et les emporte à la cuisine. Martin dit qu'ils ne pourront pas rester très longtemps, ils vont voir un spectacle à neuf heures. C'est pas grave, on pourra y aller une autre fois, dit Marianne. J'y tenais pas tellement de toute façon. Mais voyons, Mari, tu sais bien que Félix et Alice nous ont donné rendez-vous à l'entrée. Ah oui, c'est vrai. Elle écrase sa cigarette dans le cendrier. Irène revient avec le dessert. Tu

pourrais pas nous faire un *doggy bag*, M'man, on est un peu pressés là. Bien sûr qu'elle peut ! Le fils impoli quitte la maison aussitôt la moussaka avalée et, non content, mendie encore un plat pour emporter ! La mère s'empresse de couper la moitié, oui, la moitié de la tarte, elle déniché un contenant assez grand dans l'armoire de la cuisine et y enfouit l'énorme morceau. Elle tend gentiment le contenant de plastique à son fils qui est déjà en train d'enfiler son manteau. Un voleur ! C'est le mot qui me vient à l'esprit, il s'en va comme un voleur, avec ce qu'on a de meilleur ! Merci, c'était vraiment chouette, Irène. À bientôt, Jacques. Encore un baiser, une joue, l'autre joue, l'odeur de vanille, mêlée à celle de la cigarette. Hum...

Je vais à la cuisine, ouvre le réfrigérateur et y prends une bière. J'hésite à la décapsuler. Irène est déjà en train de desservir la table.

— Irène, laisse ça, veux-tu ?

Elle se tourne vers moi, un peu ébahie il me semble. Je suis mal à l'aise, tout à coup.

— Ben... On pourrait prendre un verre de porto... Avec le dessert, je veux dire. On rangera tout ça après. Qu'est-ce que tu en dis ?

J'attends sa réponse. Elle va dire oui, je vais aller chercher les verres à porto dans le vaisselier, elle va couper deux morceaux de tarte et les déposer dans les assiettes à dessert. Nous allons nous asseoir à table tous les deux. Nous allons parler de Martin et de Marianne, un beau couple, tu ne trouves pas ? Il n'est pas si mal, notre grand escogriffe, il a trouvé une fille qui a du chien, et de bonnes valeurs aussi. Tu crois que ç'a des chances de durer ? Bien sûr, pourquoi pas ? Tu imagines Martin faire de l'escalade ? Lui qui a toujours eu horreur de faire du sport ? La moindre marche jusqu'au coin de la rue a toujours constitué pour lui un exercice cardiovasculaire intense. Elle lui fait du bien, cette fille. Et Martin, tu sais, il n'est pas si mal. Il se cherche, oui, mais il est pas trop con. Il faut lui laisser le temps, il trouvera. Qui sait, peut-être que les études en littérature c'est pas une mauvaise idée, après tout.

— J'ai plus faim. Et puis j'ai mal la tête. C'est la cigarette. Je ne supporte pas. Quand je pense qu'elle fume ! Martin a toujours eu horreur de la cigarette. Ça ne durera pas longtemps, cette histoire. C'est moi qui te le dis !

Je reste là, avec ma bière à la main, interloqué.

— Au moins, tu t'es tenu comme il faut. T'as pas trop bu.

Elle fait un tas avec la nappe, la dépose en boule sur le comptoir.

— Bon, je monte.

— Déjà ?

— Je vais lire un peu.

Je l'entends qui monte l'escalier. Je décapsule la bière, la boit d'un trait. J'ouvre la porte-fenêtre, l'air froid s'engouffre dans la salle à manger, le vent glacial me mord le visage. C'est une nuit sans étoiles. Je secoue la nappe, regarde les miettes qui tombent sur la neige immaculée. Je referme la porte. Je range les assiettes à dessert qui n'ont pas servi, je remets ce qui reste de la tarte au frigo, les ustensiles au lave-vaisselle, je passe un linge humide sur le comptoir, un coup de balai dans la salle à manger. Je cherche Export A, le trouve endormi près du calorifère de la salle à manger. Minou roupille sur le divan, profitant du fait qu'Irène ne le voit pas. Je les prends dans mes bras, les remets dans leur prison. Voilà. On jurerait que personne n'est venu, que personne n'a jamais mangé dans cette maison. Le décor retrouve son caractère impersonnel.

Je monte à mon tour. Irène dort déjà. Je me glisse sous les couvertures et j'attends le sommeil. C'est probablement le vin rouge. On dirait que ça me donne des palpitations. Je me tourne sur le côté. Sur le ventre. Je m'étends sur le dos. Merde et merde ! Je me lève, contourne le lit, ouvre le tiroir de la table de chevet d'Irène. Je tâte l'intérieur et trouve immédiatement le flacon de somnifères. Je l'ouvre, mets un comprimé sur ma langue. Puis un deuxième. Parce que demain, c'est dimanche !